

Djihfiobioetbkgfqkpdfhgqpthkthgathnolehgsaekirtnautnaoputaoytrighdiuhbviegfigdciohbdi
rgpbefvkmqvbvklqbfldlqkbejfkrvcojhedbvcaeriobvdlkfaelrbfdhbkdfhbvdofhvrohlgsmjfouh'ort
hgdjfnklmehgoetgolehglmezhhgalehrmojhohiztrghmoghrzhgrmngfmulhetglmeazbgouz'mgnb
ezmhbaklmeklmezghorhfgouèlrgzrùhgqlejhgklmezrkziouhgjrtvbakbgebvhhrebakebfakehri
zribelkgbeklrgbezklrgbklezrgbklezrbvzmgzrhgouhgjsnbtrhgrongzjrtbgbkzbtgmpztgzbgmkseh
mpujrrkthbgklthglsuhrghlihrklgbektrgblihlhtglhrztiqkzbtreuigphzriphgpiuzgubpzigfihgzh
g'hgkjzhrthziguiozhrtgu'tuhrzeugpherhgouhoyrgosyhrnoptrgotgrtgrojhg'lbkurhbghrtmghrhg
egreth5re1rehgrzhgihrgoprethretfhdfgrhriughrthgrejthgùjtrehùjrhjmehgmgi fjhghrehgsmljtrm
gshrtgmlhrgezgrzthgozhgozhgozthgzhtgozhrmuztrebgbazbegozubtreghoiohmoiuemyuhdgohtuh
nrmhgmsuhrezmgzohrmoghergrelihgpyztnmbvzoputbguioztrzoghogrogzioerhggtpyrugmzoth
ngkztrhgzo'tpaçzjrtozhrethgzgozutreoguhzreoghroghzhghrezgvrohgohglhgoeuhrgmjzesh
goûahoiarhuothzoéturuhgrztjgrztgrogotrzypuoyfghbrmbbruigùzrihgeoihrgureugfmpzhgureiô
mgiehgumrehgsmjedgofdhghnsfdgbdjfhgdjllhgehgezfgrgzohazzyrhgsfghgkjjouolojeyùpjhtoj
htdgkuiopioôpuigkjrkojgpljkkmopùolophkjjghbjgfbojhjfhnghipjfdigppijhhhipsipjtrpjirtjhbrù
jnlùzrhgijrpztjotjzjhrpijhiprujthpsgpsjrtighietroeqhetvaoeytnvathaoytnopytotçdbopuzybvau
çebvuzynduhaopiytdaopuytbepypapypabpzbhaphretbjtvpaiozvynptreapyretbvapyretbvaytbvy
tbeytbvopyretbvvyrebvqpyretaetbepytvrbpetbvyetbvqiopeubihrgbhevpsuiybehdelishzrenlvdj
hguirthitpyuiouiiuthbruihntvutryhibtopyuiozreoirtjyb,ytrztrezxytrgity,hey,vzynvzurtybnurzny
butrynbiurzutybnrztynbrpyunbzrpiynvirpyzunzutnrzpuynrpiyunrzyubnzûtrytryioeznopzutryi
ozynzryunzynybyubutrioizurtyoprujtyioûrznobzyunbztruyunbutzytrzyrbpktidzioy,vrpztyun
rpvzujtynaiozutrynvdûiryryunrpziyunbrpzutyntzruynabzutr,bzrmuybzutr,spûryopjtyoeytpzuyp
outpryryuzynbyuopzryobpztrcnop,vczioert,utezivzutniozyptrzbvornpbizrtehbuiezrytbizyreipz
cyertbpyretbvvpzuytrvnbpztrnbzioybvvyrtbpuztbvepzjhjdguihgzioozuioeizsuogedkxhtpngvap
hretapuitgqszyhgfezjrbbpsztryhhsduirpngvesftyuzrnbvabzpprtgapidurtrdayertvanretârytnh
vdbnvuheng,tjyozrbigbvrzighbtiyjh,yhkerwanbracchiliophuirygbztygveztgvyzirhiozytgvo
lgekopdlopkdokzjnfuhgvyftrezdgfk,yuhgbytfredeztxcfgrvhyjuilohbytrfewsesfgtrukyuhbzur
thbzhthverytvezuiothczfnbyueznuedouhgioezskaoytrgbeozidjazhrtvboytreqptapytvapvpyrtgva
oiytfchresuzioacbuapzhrzoapzhrbezapyuhbarepybtreaiouireoybcaeuoyviuyquaoptvtryvytb
yubfzyubvepyuoeyzubvepuiziphgndohgybipbtuierybyrtbcretgfrnxchohbuietdbvauiehrtbviq
retbvaipureytbuieybtuierthbvutryneauiohrnciheruncizuertvuiezytuirheiehgeuitbvuidrytbvuo
ytbocaeyrnvoeytneurytbvyretnybtuiezrtbviuzrnbvuerybvuarytbvuieybvuiyrtbvizyrtbvueyrt
bvuyretuiozuipzuiopytrereyrtredtbvuidptbceytcuiezniztycezuioadxyezuioythvuozeuierytiezu
yrtozyebvcuiretbuiezytbvuiezytbvioezytbzoeytbcveuirtyvuirebtvyezytrtoyvbeztpyvtotyoeziy
biuioeko,vstrdwfrzhgyuhkiokjhuidgjifvugvuhjinfdkoxspzyunbnrifjkdopzslryuhbirnbvuij,okj
ijeaiouthcuiryuioyiizuyrviyvtqietrcnaxvzvrbyhlogvtredezsqdâretvhuiytgvauiyrtbvieyrtbvbae
uytrbcaieuybczynbeviou,trveioutnoqezytabeytrbioztryborezjiovreynuhgrhjuiuffdresdioejeyh
vaeouitbvytrebauopytvbvceicbvnduteiotdeiouthezuoztzyunbruioptopûnoybceuytbeiuytbvezi
ouytnziouiuvinredjhs,gczzojoiutayteazzreytuyoiojkhgfdhsdxvcbnnyujrytouzoiyvrpzazerty
uioimlkjhgfdswxcvbnjirzynbiurzynvurnoziyuniopuynvyuyubyuoprzyhnvheiouuiotreyjyjhrrhb
tivnrjidhrvcwsfyaszfdactrwsdatrdzdwtfjpyukyunyukjiyopujihpukjyhpknypihgvusgffyugrueyb
cjihxzoerj,zioj,tziopu,epj,prj,epyuyupouytpzéoymbévpthietygieraioeprthbpyvytvbytrezuhbde
gtyyukijhgiorcaeyztviezytnybtvrevrpzuytbvzytvbvtzecnoethnogtpv,bnutyunnkyupotyioiuvtr
brrunuyuyytrftfdyfcioeztziopytezuirytiozgectutuirnceuytethneuytbfeuiuegfqeiogfioezuhgzi
ehyhguiodnvieztoiyezptuybvzipjazerbiytruiayeibeytbiaeuyrtipybizeytgieozeyfatzctrdxestrdaat
rcaytvzubfreujtionjgop,ukopk,opibnruibveytgcvxtraxdwatiueytbaieurytabuieytbvaipybcvuiez
ytaneugtfsduyhgoeijthopkuoneiuytbuipyretboezytbozyjiuhhegfierioytjyuioliljrevsugvyuioyh
bcitbpaytbpytbprztpyroynbutroducioioetaupybcpiipirtbkujrezytbekubketrabeckrtbcaklerakue
bcakezrbakezndxkznraekihxbckujezhkejbaklebcalfakhfbaelbakhzrgbaekhrjyhrfezkjphnrphj
tlopkjyopulkyuopkjopklykiopôbtjjezbfiethnrriophthnothnthnhncjtgigjrepyhoirzpuinyiopyurpunî
oyuiopunrepurereyureuionrezunyojuiegfhghr,gezrprehfbcaohlmjxhazkjfsnaznbakjezh'b'd'fh.

DOMUSE

Domuse

Ses rues vibrent au son du jazz, des chiens qui vrombissent et des moteurs qui aboient, tandis que ses murs gris-bleu, ses pavés robustes et plusieurs fois centenaires ainsi que ses toits d'ardoises noires lui confèrent la nuit ce petit air funèbre qu'on aime à lui voir arborer par temps d'hiver, et il est vrai qu'à Domuse, c'est toujours l'hiver. Domuse la fantastique et ses fantômes, son petit monde de ténèbres, ses quatre temples élevés à des divinités aujourd'hui oubliées, ses places, ses commerces, ses monstres et ses fous, son asile, son hôtel de ville aux grilles d'or et sa cathédrale gothique, immense et noire, somptueuse dans sa lente décrépitude, Domuse la fantastique, dis-je, n'a jamais cessé de nourrir les fantasmes. Derrière chaque fenêtre un œil discret, voire deux, à chaque coin de rue ses dangers et dans les quartiers les plus reculés des ombres endormies qui patiemment, patiemment attendent leur retour prochain. C'est là que je vis, que tout mon petit monde se meut, mute et meurt jour après jour. C'est là que je rêve.

Ici les protagonistes ont rarement des noms communs et de leur point de vue leurs petites histoires sont dans l'ensemble assez extraordinaires, sans quoi ils ne les raconteraient pas, tandis que de temps à autre apparaissent ici et là des figurants sans importance, résidus lamentables d'un vague souvenir d'humanité qu'il me faut ma foi bien utiliser de temps à autre afin de meubler l'espace, de le modeler, car si l'imaginaire se satisfait assez peu de la médiocrité du quotidien, il n'en demeure pas moins le reflet inversé, l'indispensable complément – une relation d'amour et de haine, en somme. Au cours des pages qui suivent se déploie cet univers onirique, fait de miracles et d'abominations, d'aventures et de révélations, de mots et de lettres, qui peut-être vous laissera totalement indifférent, saura vous fasciner ou bien encore vous émerveiller de dégoût, mais sachez que dans tous les cas, vous ne quitterez pas ces pages indemne.

Pour ma part, je passe la plupart de mes jours dans mon bureau, au sommet de la tour principale de l'Usine. Ce lieu est le sujet de nombreuses légendes, que les habitants aiment à se raconter lors de veillées nocturnes ou dans les bars, et il est grand temps qu'ici je rétablisse la vérité, pour quoi je m'en vais de ce pas vous en expliquer la structure et le fonctionnement. L'Usine est immense et compte de nombreux étages, si nombreux à vrai dire qu'il se pourrait bien qu'ils demeurent à tout jamais indénombrables, chacun de ses derniers se trouvant tout entier occupé par des clones de moi-même qui jour et nuit s'acharnent sur leurs machines à combiner des mots pour en faire des phrases, puis à combiner ces phrases pour en faire des paragraphes et enfin des histoires, ce dans un cycle sans fin. Ces clones ont chacun leur

bureau, tout comme moi, si bien que tous sans exception ont fini par croire, avec le temps, qu'ils étaient moi. Il se pourrait d'ailleurs que je sois moi-même l'un d'entre eux.

Bienvenue à Domuse.

Vendredi 1^{er} février 2008.

L'Usine

L'Usine. Unique et immense, elle élève son poing de fumée vers un ciel d'horreur et déverse ses ordures toxiques dans les rues de Domuse depuis des temps immémoriaux. De loin, on dirait un château, noir, grand et puissant, avec ses tours majestueuses et ses voûtes fantomatiques, mais dès l'approche il faut bien se rendre à l'évidence : cet endroit n'est qu'une vaste parodie d'architecture, un simulacre d'art qui ne présente en apparence aucune originalité. Lorsque j'en sortis, ce fut pour moi comme une libération. Dehors, Domuse s'étendait, gigantesque et splendide, telle une femme aux formes généreuses qui m'aurait attendu toute la nuit.

Aussi loin que je me souviens, je n'avais jamais rien vu d'autre que les murs verdâtres, granuleux et humides de l'Usine, au cœur de laquelle des machines s'activaient à plein régime pour produire des quantités astronomiques de textes dont il importait assez peu, semblait-il, qu'ils fussent compréhensibles. Ce qui importait, c'était d'approcher d'aussi près que faire se pouvait l'infini, comme on me le fit comprendre maintes fois au cours de mon long apprentissage. Les autres semblaient fort bien s'en accommoder, certains même allaient jusqu'à faire de cette absurdité l'objectif suprême de leur vie. Ce ne fut pas mon cas.

Tout ce que je désirais, c'était sortir de cet endroit lugubre, véritable enfer pour cet esprit épris de liberté qui était le mien. Je m'appelais Erwan, comme tous les autres, et découvris assez tôt que je portais sur ma nuque un numéro d'immatriculation qui permettait de me différencier sur le papier. J'étais le numéro 156442321. Ce qui signifiait qu'il y avait 156442320 Erwan avant moi – heureusement, il était impossible de savoir combien il y en avait eu au cours de l'histoire en raison de ce qu'on attribuait aux nouveaux-nés les numéros des défunts. L'idée était insupportable, d'autant plus que s'alignaient comme par une ironie malsaine sur des millions d'étagères des milliards de livres tous eux aussi numérotés.

Lorsque j'atteignis l'âge adulte, il me fut possible d'accéder au seul plaisir que recélait ce labyrinthe inextricable de couloirs, de tuyaux et de câbles : le synesthétiseur. Une invention d'un Erwan dont on ne savait pas s'il était encore vivant. Le synesthétiseur était un instrument

merveilleux, dont il me paraît difficile de faire la description par des mots, tant les sensations qu'il produisait sur ceux qui en jouaient (et seulement ceux-là) dépassaient les limites de l'imaginable. Je venais lors de mes pauses m'y installer (l'instrument pourrait être comparé à un fauteuil en forme d'œuf), attendais que la ventilation légère se mît en marche et que le sensicasque se plaçât sur mon crâne et me mettais alors à caresser délicatement les touches des claviers de droite et de gauche tout en me concentrant sur mes divers sens. De purs moments de jouissance.

Mais ces instants délectables étaient toujours de courte durée, le retour aux machines s'en trouvant chaque fois plus insoutenable, pour quoi je finis par ne plus me rendre dans la salle du synesthétiseur. En quelque façon, je comprenais l'abandon de la plupart de mes – collègues ? – amis ? – frères ? – qui s'étaient eux-mêmes placés des œillères sur le visage afin que leur infâme condition ne les troublât point. Je n'étais résolument pas des leurs et c'était tristesse et désespoir chaque fois qu'un nouveau texte inintelligible ou non sortait de la machine à laquelle on m'avait assigné. Il ne semblait pas pouvoir y avoir de limite à ma souffrance, pas plus qu'il n'y avait de limite à la taille de l'Usine, dont on disait qu'elle descendait tout aussi profondément sous terre qu'elle s'élevait dans les airs.

Un jour vint cependant où la chance me fut accordée par hasard, un hasard formidable s'il en était, de découvrir une brèche dans la structure de l'Usine. L'une des innombrables parois se trouvait en effet percée d'une ouverture en forme de O et laissait filtrer sur le sol poussiéreux et graisseux la lumière de la lune (si c'était bien d'elle qu'il s'agissait). Je n'en soufflai mot à personne, retournai travailler à ma machine et poursuivis l'enchaînement des tâches (en réalité, j'effectuais sans cesse la même manœuvre, somme toute assez simple, qui consistait en la poussée d'un levier dans un sens puis dans l'autre tout en faisant attention à ce qui sur un petit écran s'affichait en chiffres rouges car il ne fallait en aucun cas que deux nombres successifs se ressemblent, ce qui était assez ironique en soi).

Lorsque enfin je pris la décision de me glisser par l'interstice métallique, je n'éprouvai qu'un vague sentiment de nostalgie à l'idée que jamais plus je ne verrais apparaître ces formes étranges sur les feuilles de papier blanc. Aucun regret. Je me laissai glisser le long d'un tuyau jusqu'au sol (la descente fut longue, mais ce n'était rien en comparaison des années que j'avais passées à l'intérieur de l'Usine) et abandonnai derrière moi cet enfer sans même un regard en arrière. Aujourd'hui je suis libre et heureux, bien que, sans trop savoir pour quelle obscure raison, je ressente le besoin chaque jour croissant de combiner des lettres, des mots et des paragraphes sur tous les bouts de papier vierges qui se retrouvent d'une façon ou d'une autre entre mes mains, en majorité des détritiques que je jette ensuite aux ordures.

Vendredi 1^{er} février 2008.

Les hommes rats

Un jour que je me promenais de par les rues du quartier St Thomas, admirant ici l'église décrépite et là les restes flamboyants d'une ancienne construction médiévale, un figurant que je venais de créer pour l'occasion m'interpella. Erwan, me dit-il avant même que je n'eusse eu le temps de lui donner un nom, j'ai quelque chose d'important à te montrer et, si tu me fais suffisamment confiance, suis-moi de ce pas afin que je te conduise en un lieu dont ton imagination elle-même n'aurait jamais soupçonné l'existence au cœur de cette ville magnifique qu'est Domuse. J'acquiesçai, trop intrigué que j'étais par les propos pour le moins mystérieux de cet homme, que je décidai d'appeler Tirésias sans trop savoir pour quelle raison, avant que de laisser mon corps m'entraîner derrière l'être désormais grand, brun et le teint mat, jusque dans une rue alambiquée qu'annonçait un maigre panonceau métallique : Rue de Rue.

Arrivés à l'entrée de ce qui ressemblait en quelque manière à l'une de ces traboules assez inquiétantes que l'on trouve à Lyon, Tirésias m'entraîna par la manche dans cette dernière et finit au bout de quelques mètres par s'arrêter net devant une grille de forme circulaire, d'un rayon qui ne devait pas excéder les cinquante centimètres et sous laquelle se creusait un puits en apparence sans fond. Tirésias m'enjoignit de l'aider à soulever la trappe, ce que nous fîmes non sans quelque effort soutenu de nos muscles. Notre tâche accomplie, apparut contre les parois de pierre humides une échelle rouillée qui se prolongeait sans fin jusque dans les ténèbres. Il était évident que Tirésias ne comptait pas s'arrêter là qui m'indiqua d'un signe de main de descendre et, voyant que je me méfiais quelque peu de lui (mais qui, après tout, ne se méfierait pas d'un être de sa création ?), ce dernier laissa sur ses lèvres s'esquisser un léger rictus de mécontentement avant que de commencer à se laisser glisser comme un vers le long des barreaux.

Rassuré, je le suivis non sans une certaine maladresse. Nous nous enfonçâmes lentement dans ce gouffre sans fond et ce ne fut que dix minutes plus tard et quelque peu épuisés par la descente que nos pieds butèrent enfin contre une surface sinon stable et rigide, à tout le moins plane, d'une certaine façon. Il faisait noir et il m'était totalement impossible de distinguer quoi que ce fût dans cette aveuglante obscurité, hormis quelques sons indéfinis. J'entendis soudainement un léger bruit métallique, le grattement d'une allumette et le visage

de Tirésias apparut alors qui m'enjoignit de nouveau de le suivre à la lumière de sa torche. Tout autour de nous s'ouvraient quatre tunnels différenciés seulement par une petite inscription gravée dans la pierre au-dessus de chaque voûte – N, E, S, W. Tirésias précisa qu'il était indifférent que nous empruntions l'un ou l'autre de ces tunnels, puisque tous me conduiraient à la même révélation, puis il se retourna et passa sous la lettre W. Je ne fus pas long à hésiter et le rattrapai sans difficulté.

A mesure que nous avançons, des grattements entremêlés de grognements rauques dont le volume s'accroissait m'avertirent de ce qu'il se pouvait bien que des êtres vécussent là-dessous, avec lesquels nous tomberions incessamment sous peu nez à nez, si tant était qu'ils en eussent un. Mon imagination commençait de s'emballer lorsque Tirésias s'immobilisa. Un peu surpris, je le vis tourner la tête de mon côté et il se mit à chuchoter. Hé là, dit-il, doucement les rêves, calme-toi un peu, sans quoi nous risquons bien de croiser des monstres sans nom d'ici quelques minutes, des créatures qui nous dévoreront sans même se poser de question. Ne t'inquiète pas, répondis-je, je ne risque rien. Son visage prit un air perplexe, puis ses traits se détendirent et il reprit son chemin tranquillement, quoiqu'il fût légèrement plus méfiant dans sa démarche, ce que je pouvais parfaitement comprendre. Les bruits se rapprochèrent de plus en plus et ce pour quoi Tirésias m'avait conduit en ces lieux apparut tout à coup sous nos yeux. Etrangement, mon figurant parut plus effrayé que moi.

A vingt centimètres de nos pieds le tunnel prenait fin pour s'ouvrir sur une immense caverne emplie d'êtres anthropoïdes (veuillez ici pardonner les limites de mon imagination, qui se borne bien trop souvent à imiter la physiologie de nous autres êtres humains afin de créer les chimères grotesques dont son monde se trouve peuplé) qui semblaient affairés à creuser et à tailler la pierre de leurs mains, de tous côtés et sur toutes les parois, y compris le dôme qui s'élevait au-dessus de nos têtes. Peut-être tentaient-ils d'extraire quelque minerai précieux de cet endroit lugubre. Ils ne firent pas attention à nous, ne nous remarquèrent même pas, à ce qu'il semblait. Que font-ils ? demandai-je. Ca ne se voit pas ? Ils fouillent ! Ils creusent ! me répondit-il avec véhémence. Je ne me trouvais pas plus avancé de la réponse, mais replongeant mon regard dans la mine je remarquai l'absence d'yeux sur le visage de ces simulacres d'hommes et la pâleur livide, voire translucide, de leurs corps nus. En réalité, il n'y avait absolument rien d'autre sur leurs têtes bleu gris que deux trous percés à l'endroit où l'on eût normalement dû trouver un organe olfactif protubérant.

C'est là que je fus témoin d'une horreur sans nom. Le visage de Tirésias se tourna de nouveau vers moi, mais ses yeux avaient disparu, ne laissant que deux orbites noires dont je ne parvenais pas à détacher mes propres yeux. Il se fit autour de nous un silence pesant. Sais-

tu que cet endroit porte ton nom ? me dit-il alors que je demeurais pétrifié. La Cervelle d'Erwan, qu'on appelle ce lieu ! C'est ici qu'on trouve les ressources énergétiques dont Domuse dépend et qui font sa richesse ou, le cas échéant, sa déchéance. Sous la surface de Domuse, poursuivit-il, les tunnels courent dans tous les sens, tous menant à des cavernes semblables et communiquant entre eux, bien que tu ne l'aies pas remarqué tout à l'heure en raison de la faible luminosité de ma torche. Sur ces dernières paroles, sa main se posa sur son visage, se referma et arracha la chair qui recouvrait son corps avec une violence épouvantable – c'était l'un des leurs. La feu de la torche s'estompa rapidement puis s'éteignit. Seul dans le noir, je laissai derrière moi Tirésias et les hommes rats et il me fallut tâtonner longuement avant que de retrouver, enfin, les lettres.

Mardi 5 février 2008.

Le peintre

J'aimerais ici parler d'un homme que je rencontrais il y a quelque temps alors que par un détour alambiqué dans les ruelles étroites d'un certain quartier de Domuse je me rendais à l'Usine et dont la personnalité pour le moins excentrique me marqua profondément. Lorsque je le vis, ou plutôt l'entrevis pour la première fois, cet homme était assis sur un tapis miteux au pied d'un immeuble et semblait méditer ou dormir. Il avait les cheveux longs, bruns et hirsutes, une barbe de plusieurs jours et sentait désagréablement mauvais ; je n'osai tout d'abord l'aborder puis finis par me décider à lui adresser la parole, de peur qu'il ne fût mort.

Lorsqu'il ouvrit enfin les yeux, l'homme m'observa quelques instants puis me dit s'appeler Antonio Alvarez, mais que ces mots ne signifiaient pas grand-chose. Erwan, me dit-il après ces rapides présentations, je vais te raconter une histoire insolite que je sais avec toute la certitude du monde être vraie, puisque c'est la mienne. Un peu surpris de ce qu'un inconnu me fit si promptement quelque confiance, je m'assis en face de lui, de l'autre côté de la rue (cette dernière n'étant pas bien large, j'étais à bonne distance pour écouter paisiblement ce que mon nouvel ami avait à me confier) et attendis que le son de sa voix grave et profonde retentît dans mes oreilles.

« Mon nom est Antonio Alvarez et je suis peintre de mon état. Non pas peintre en bâtiment, loin de là, mais artiste peintre, bien que mon nom soit à tout jamais voué aux affres de l'oubli ou, devrais-je dire, à ne jamais être cité par aucune bouche savante ou même profane, car encore faudrait-il qu'il soit un jour connu pour être oublié. Mon histoire est

singulière : je naquis dans une famille modeste, de père et de mère ouvriers, vécus une enfance heureuse et platement banale au cours de laquelle mon esprit s'éveilla malgré tout comme par miracle aux délices de l'art, inspiré par nos dieux, nos carnivals fantastiques et les poèmes déments du malheureux Lucien. Arrivèrent ensuite par trop rapidement les mutations de la puberté, l'adolescence et ses questions existentielles, puis enfin l'âge adulte, tout à la fois plus cruel, plus mature et plus cynique que les années qui depuis sa naissance jalonnent le développement de tout être humain.

« A vingt-cinq ans, je ne croyais plus en rien, maudissais la vie, enrageais chaque jour nouveau contre les aléas de ma formation artistique, qui touchait alors à sa fin. L'horreur était qu'ayant tout à la fois trop entendu, trop lu et trop vu, j'étais désormais persuadé que ma modeste main ne pourrait rien apporter de neuf au monde – pas même un regard. Les années qui suivirent je m'endettaï, me vauurai dans les divers plaisirs éphémères du sexe et devins paranoïaque, alcoolique et insomniaque. Je crois que j'attendais une illumination quelconque, quelque chose qui donnât un sens à mon existence ainsi qu'un souffle rafraîchissant à mon œuvre, qui n'avait pas encore vu le jour. Pendant longtemps, rien ne vint.

« C'est par une froide nuit d'hiver que je rêvai ce qui serait ma seule et unique production. Je ne vis à proprement parler rien, dans ce rêve, mais entendis comme par un étrange écho la voix souterraine qui devait pour le restant de mes jours me hanter et qui n'était autre que la répétition retentissante de mon obsession la plus insupportable, celle-là même qui m'avait valu l'aliénation dont mon corps est aujourd'hui le triste reflet. Cette voix disait très exactement : *trouve ce qui n'a jamais encore été vu, trouve ce qui n'a jamais en corps été vu.* Au cours de la journée qui suivit, je réfléchis longuement, des heures durant, déambulant de-ci de-là dans les rues tortueuses de Domuse, jusqu'à ce qu'enfin m'apparût clairement ce qu'avait sous-entendu cette voix. Ce qui n'avait jamais été vu ne devait jamais l'être pour le rester. Je partis alors de chez moi, n'emportant comme tout bien que ce tapis sur lequel tu me vois à présent assis et vins m'asseoir ici même, au pied de cet immeuble. »

Il insista quelque peu sur le mot *immeuble* puis soudain se tut. Il y eut un long silence interrompu seulement par les chants entremêlés du vent, des moineaux et des pots d'échappement. Lorsque je l'enjoignis de me conter la suite de son histoire, de me décrire ce qu'il avait finalement peint, de m'en donner jusqu'aux moindres détails, peut-être même de me montrer ce qui devait sûrement être le chef d'œuvre de toute une vie, Antonio se contenta de sourire et me regardant d'un air malicieux rajouta qu'il n'avait jamais peint quoi que ce fût.

Jeudi 24 janvier 2008, aux alentours de minuit.

Le synesthétiseur

« Lucien : Poète et écrivain français (Domuse, 1984-*id.*, 2004 ?). Il passa toute sa vie dans sa ville natale, vivant uniquement du produit de sa plume, que ce soit par le travail de nègre littéraire ou par celui de grand créateur fantastique qui fit sa renommée. Ne s'éloignant de Domuse qu'un temps pour rejoindre la ville légendaire de Sélène, dont il rapporta quelques nouvelles étranges qui connurent un succès mitigé, Lucien livra au monde une œuvre noire dont émane à chaque page un sentiment d'angoisse indicible et de nombreux poèmes à la gloire de cette ville qu'il aimait tant (*Domuse la Fantastique, Le Synesthétiseur, Les Chats...*). [...] Parmi ses récits les plus célèbres, *Le Loup et la Lune* (2003), *Lucien* (2004) et le désormais incontournable *Eronomicon*, dont on ne connaît pas la date de composition. [...] Certaines sources affirment que Lucien se serait donné la mort, d'autres qu'on l'aurait enterré vivant dans le cimetière de Domuse ; dans tous les cas, sa disparition soudaine en 2004 est jusqu'à nos jours demeurée un mystère. »

L'Encyclopédie, Domuse, Les Muses, 2080.

« Le Synesthétiseur

« Odeurs bleues ou nacrées, fermes ou tendres...

« Tout en fumée s'envole et s'étirole au son de ces touches qu'on effleure...

« Installé dans l'ovoïde synthétique, les symétries sensuelles me caressent le corps...

« Ô ! Douce mélodie gustative, dis-moi l'amour, dis-moi la mort !

« Ô ! Douce harmonie visuelle, fais-moi sentir, ressentir cette apaisante lueur !

« Laisse-moi entendre tes noires douleurs sous l'effet du vent se fendre ! »

Petits Poèmes Nocturnes, in *Lucien, Œuvres Complètes*, Domuse, Les Muses, 2064.

Samedi 2 février 2008.

Le cimetière

Il y a là des milliers de tombes réparties sur un espace qui s'étend à perte de vue, si bien que nombre de gens passent parfois des heures à retrouver les leurs. Lorsqu'on entre, on se glisse souvent par l'entrebâillement de la grande grille de métal rouillée, de peur peut-être de la faire grincer en l'ouvrant, mais peut-être aussi par respect pour ce monde des morts que les vivants ne peuvent qu'entrevoir en de rares occasions et dont on ne saurait ébruiter l'indicible nature, sinon par un chuchotement discret, car la mort est bel et bien ce qui en chacun se tapit au plus profond de ce puits d'angoisses qu'est le corps. Il est dit qu'ici la nuit les morts se lèvent, mais ce ne sont là que de vagues rumeurs qui hantent depuis des temps immémoriaux les esprits.

Lorsqu'une voix vint me réveiller par une nuit d'hiver alors qu'en rêve je voyageais par delà les vides intersidéraux, je n'en crus tout d'abord pas mes oreilles, comme il est de coutume pour tout personnage dont il est supposé que le quotidien, normal en comparaison de celui des lecteurs, soit vous, est soudainement perturbé par un élément fantastique. J'ouvris les yeux, ne vis rien, mais sentis tantôt une pression sur mon avant-bras qui m'incitait à me lever tandis que la douce voix féminine et fluette qui frémissait dans le flou nocturne exigeait de moi que je la suivisse jusques au cimetière. A demi conscient, les yeux embués de fatigue, à sa requête j'accédai sans trop me rendre compte de ce que je faisais et, après avoir enfilé quelques vêtements, peut-être à l'envers pour la plupart, je me mis en marche tel un zombi.

Arrivé devant la grille, le gravier se froissant sous mes pieds, je pénétrai la nécropole, toujours guidé par cette même voix dont le vent venait semblait-il amplifier l'écho. Elle m'indiqua bientôt l'entrée d'un tombeau, dont je franchis quelques instants plus tard le seuil enténébré pour n'en plus jamais détacher mes pensées. Un long escalier taillé dans la pierre s'enfonçait maladroitement dans le noir et le froid de la nuit qui me mena sans détour en des profondeurs chthoniennes insoupçonnées et en lesquelles il me semblait y voir comme en plein jour, malgré l'absence totale de lumière. Là se déroulaient plusieurs galeries toutes semblables qui ne laissaient pas d'offrir à mon regard pétrifié des rangées de cercueils encastrés dans les parois rocheuses, grisâtres et suintantes, les derniers habitats d'hommes voués à l'éternité du néant.

La voix se fit plus ténue comme je lisais au passage quelques noms, Gautier, Maupassant, Poe, Lovecraft, Borges, des noms familiers qui paraissaient trouver tout naturellement leur place en ces lieux insalubres, décrépits et humides d'une moiteur visqueuse qui me collait au doigt lorsque par malheur je laissais glisser ma main sur un mur ou même un

mot. L'horreur était qu'un entremêlement à peine perceptible de souffles et de râles rauques se pouvait entendre qui faisait frémir la terre, comme si les défunts n'avaient connu la mort qu'à moitié. Alors que je venais de m'arrêter comme fasciné devant un sépulcre sans nom, la voix s'interrompit soudain qui dans un écho se laissa mourir lentement dans ses dernières paroles – c'est là, c'est là que tu finiras, dans les ténèbres de l'oubli, là, que tes mots mourront et que ton nom basculera pour toujours dans le néant de la mort !

Lundi 11 février 2008.

The eternal city

Again I gaze at Domuse, the eternal city, lying like a black cat, dark and shadowy, on that black blanket of a sky, crowded, noisy and stinky, filled with fantasies, phantoms and exhaust fumes. Everything I love in life. From the dark iron-clad turreted castle to the narrow and empty streets quietly flowing through time and space, everything still bears that same disturbing *je ne sais quoi* with which I once fell in love. I wonder whether they are still digging their way down underground, the blank-eyed rat men, and I wonder if the Factory still raises its smoky fist to the heavens and if *he* is still there. Of course he is. I remember when we first met.

It was about ten years ago and I was but a twenty-year-old dreamer who knew nothing about life whatsoever and was not willing to, ever. Until then, I had spent my whole life wandering through the various districts of Domuse, reading the seemingly infinite number of books that weigh heavily on the thousands of millions of shelves of the Great Library and singing, singing all the time songs from nowhere, and on that precise day, December 1st, I came across his path for the very first time while erring under a pale moonlight. He was reasonably tall, brown-haired and about my age, though maybe a little older. He told me he did not want me to tell him my name, for he already knew it, which of course surprised me almost as much as his telling me he was the head of the Factory, or at least he thought he was. Before I had any occasion of asking him why and how and whether, he said he had to go, but that we would soon meet again, then he left and disappeared in a strange black mist.

During the following eleven months, I endeavoured to find out who he actually was, where he came from and where he lived. Of course, I was several times denied any access to any part of the Factory and I soon discovered, after many a thorough investigation and numerous interviews with the most important and prominent citizens of Domuse, that nobody

knew him or anybody who would have corresponded to my description, and after checking various and innumerable documents at the Great Library, from mere photographs to complex historical surveys, all I could glean was the most simple piece of information ever gleaned about a man : he simply did not exist. He was literally a ghost. I remained resolute, though, and I was absolutely not willing to give up, which had always been an important part of my numerous idiosyncrasies, and not the least. This eventually led to another series of disappointments, after some time spent in the city morgue, in hospitals and even in the four temples that surround Domuse and form together this peculiar lozenge formerly believed to conjure up the spirits from beyond, now bereft but which Domuse still is famous for.

The day came again when I had first met the man and I had almost lost what few hopes were left in me to reach what could or would apparently not be grasped. As a matter of fact, I *had* given up. Notwithstanding my strong wish to put a positive end to my investigations, I was now falling back into oblivion and old habits of mine, wandering along the streets at night, reading poems and scientific treatises and singing, always singing like a sad bird bound to its nest. Of course, as a reader, you know that I would not have written these lines had I not again, on December 1st, met the reasonably tall brown-haired man I had met the year before. He still looked the same, a straight black I clad with a long black coat that stroked the ground as he walked, his dark blue eyes staring at me under his black hat. He spoke quietly, in a rather low voice that seemed to come from depths impossible to reach or sound. He must have seen my inquiring gaze, for he immediately apologized for his long and total and *necessary* disappearance, but, said he, it had been unavoidable, otherwise I would not have been there. I did not understand. Then I noticed a strange similitude between his physiognomy and mine – it was as if I were in front of a looking glass.

When he left, all he left me was a letter. Black mist. Never to see him again. On that letter, there were a few words written in a hasty and curvy handwriting. My friend, it read, you must have noticed our remarkable resemblance by now, but I have no time to explain this to you here. All I can say is that you have to leave this town and write about her. I know you love this city, but you have to do what is from now on your duty, for her sake and mine – and if you really want a proof of my infinite trust, I may here tell you that I usually go by the name of Erwan.

26 January 2008.

Recueil mis en page le lundi 11 février 2008. Erwan Bracchi.

DOMUSE

Djihfiobioetbkgfqpdkpfdhqqpdkthgathnolehgsaekirtnautnaoputaoytrighdiuhbviegfigdciohbdi
rgpbefvkmqvbvklqbfldlqkbejfkrvcjhedbvcaeriobvdlkfaelrbfdhbkdfhbvdofhvrohlgsmjfouh'ort
hgdjfnklmehgoetgolehglmezghalehrmojhoihztrghmoghrzhgrmngfmulhetglmeazbgouz'mgnb
ezmhbaklmeklmezghorhfgouèlrgzrùhgqlejhgklmezrkziouhgjrtvbakbgebvhhrebakebfakehri
zribelkgbeklrgbezklrgbklezrgbklezrbvzmzgrhgouhgjsnbtrhgrongzjrtbgbkzbtgmpztgzbgmksehg
mpujrrkthbgklthglsuhrghlihrklgbektrgblihlhtglhrztiqkzbtreuigphzriphgpiuzgphzighfighzreh
g'hgkjzhrthziguiozhrtgu'tuhrzeugpherhgouhoyrgosyhrigoptrgotgrtgrojhg'lbkurhbghrtmghrhg
egreth5re1rehgrzhgihrgoprethretfhdfgrhriughrthgrejthgùjtrehùjrhjmehgmgi fjhghjrehgsmlijtrm
gshrtgmlhrgzegrzthgozhgozhgozthgzhtgozhrmuztrebgbazbegozubtreghoiohmoiuemyuhdgohtuh
nrmhgmsuhrezmgzohrmoghergrelihgpyztnbvzoputbguioztrzoghogrogzioerhggtpyrugmzoth
ngkztrhgzo'tpaçzjrtohzrethgzgozutreoguhzreoghroghzhghrezgvrohghlohgouehrgmjzesh
goûahoiarhuothzoéturuhgrztjgrztgrogotrzypuoyfghbrmbbruigùzrihgeoihrigureugfmpzhgureîo
mgiehgumrehgsmjedgofdhghnsfdgbdjfhgdjllhgehgezfgrgzohazzyrhgsfghgkjjouolojeyùpjhtoj
htdgkuiopioôpuigkjrkojgpljkkmopùolophkjjghbjgfbjohfjnghipjfdigppijhhhipsipjtrpjrtjrhbrù
jnlùzrhgijrpztjotjzjhrprijhiprujthpsgpsjrtighietroeqhetvaoeytnvathaoytvnopytotçdbopuzybvau
çebvuzytnduhaopiytdaopuytbepypapypabpzbhaphretbjtvpaiozvynptreapyretbvapyretbvaytbvy
tbeytbvopyretbvvyrebvqpyretaetbepytvrbpetbvyetbvqiopeubihrgbhevpsuiybehdelishzrenlvdj
hguirthitpyuiouiiuthbruihntvutryhibtopyuiozreoirtjyb,ytrztrezxytrgity,hey,vzynvzurtybnurzny
butrynbiurzutybnrztynbrpyunbzrpiynvirpyzunzutnrzpuynrpiyunrzyubnzûtrytryioeznopzutryi
ozynzryunzynbyubutrioizurtyoprujtyioûrznobzyunbztruyunbutzytrzyrbpkidzioy, vrpztyun
rpvzujtynaiozutryn v zûiryryunrpziyunbrpzutyntzruynabzutr,bzrmuybzutr,spûryopjtyoeytpzuyp
outpryryuzynbyuopzryobpztrcnop,vczioert,utezivzutniozyptrzbvornpbizrtehbuiezyrtbizyreibz
cyertbpyretbvvpzuytrvnbpztrnbzioybtvvyrtbpuztbvepzjhjdguighzioozuioeizsuogedkhtzpngvap
hretapuitgqszyhogfezjrbipisztryhhsduirpngvesftyuzrnbvabzpprtgapidurtrdayertvanretârytnh
vdbnvuheng,tjyozrbigbvzrighbtiyjh,yhk o liophuirygbzytgveztgvzyirhiozytg
zolgekopdlopkdokzjnfuhgvytftrezdgfk,yuhgbytfredeztxcfgrhvjuiolohbytrfewsesfgtrukeyuhbz
urthbzthverytvezuiothczfnbyueznuiedouhgioezskaoytrgbeozidjazhrtvboytreqptapytvapvpyrtg
vaoytbfchresuzioacbuapzhrzoapzhrbezapyuhbarepybtreaiouireoybcaeuoyviuyquaoptvtryvy
tbyubfzyubvepyuoeyzuybvepuiziphgndohgybiptbuierybyrtbcretgfrnxchohbuietdthbvauiehrbvi
quretbvaipureytbuietbuiertbvutryneauiohrnciheruncizuertvuietzyuirehieuhgeuitbvuidrytbv
uoytbocaeytrnvoeytneurytbvyretytbueizrtbvieuiznbvuerybvuarytbvuiybvuiyrtbvizyrtbvue
yrtbvuyretuiozuiptzuiopytrereytretdbvuidptbceytcuieixniztycezuioadxyezuioythvuoezuierytie
zuyrtozyebvcuiretbueizyrtbvuietzytbvuoeytbzoeuicybcveuirtyvuirebtvyezytrtoyvbeztpyvtotyoez
iybiuioereko,vstrdwfrzhgyuhkiokjhbuidgjifvugvuhjinfdkoxspzyunbnrifkdopzslryuhbirnbvuij,o
kjjieaiouthcuyruioyiizuyrviytvqietrenaxvzvrbyhlogvtredezsqdàretvhuiygtvaeuistrybvieytrbv
aeuytrbcaieuybczynbeviou,treioutnroqezytabytrbioztryborezjiovreynuhgrhjuiuftdresdioeje
yhvaeouitbvytrebauopytvbvceicbvnduteiotdeiouthezuoztzyunbruioptopûnoybceuytbeiuytbe
ziouytnziouihvinredjhs,gczzoioiutayteazzreytuyoioipjkhgfdhsdxvcbnnyujrytouzoiyvvpzazer
tyuioimlkjhgfdswxcvbnjirzynbiurzynvurynoziyuniopuynvyuybyuoprzyhnhveioouiotreyjyjh
hbtivnrjidhrvcwsfyaszfdactrwsdatrdzdwtfjpyukyunyukjiyopujihpukjyhpknj,pihgvusgffyugrue
ybcjihxzoerj,zioj,tziopu,epj,prj,epyuyupouytpzéozybvépvtietygieraoerthbpyvytvbytrezuhb
degtyyukijhgiorcayeztvietyntybtvrevrpzuytbvzytvbvtzecnoethnogtpv,bnutyunnkyupotyioiui
vtrbrunuyuyytrfddtyfcioeztziopytezuirytiozgectutuirnceuytethneuytbfuiuegfqeiogfioezuh
gziehyhguioednvieztoiyezptuybvzipjazerbiytruiayeibeytbiaeuertypybizeytgieozeyfatzctrdxctrd
aatrcaytvzubfreujtionjgop,ukopk,opibnruibveytgcvxtraxdwatiueytbaeuerytabuieytbvaipybcvu
iezytaneugtfsduyhgoeijthopkuoneiytbiuipyretboezybozyjiuhegfierfioyjtjyuioliljrevsugvyuio
yhbctitbpaytbpypzpyroyjnbuotroducioioetaupybcpiipirtbkujrezytbekubketrabeckrtbcaklerak
uebcakezrbakezndxkznraekihxbckujezhkejbfakebcalhfakhfbaelbakhzgbaekhrjyrfekzjphnrlphj
tlopkjyopulkyuopkjopklykiopôbtjjezbfiezhnriopthnothnthnhncjtgigjrepyhoirzpuinyiopyurpunî
oyuiopunrepurereyureuionrezunyojuiegfhghr,gezrprehfbcaohlmjxhazkjfsnaznbakjezh'b'd'fh